

CRAS avril 2024

Ci-dessous quelques recensions du livre :

de Courant Alternatif, de A Contretemps,

de Chroniques Noir et Rouge et Échanges

^^^^^^^^^^^^^^^^



<https://oclibertaire.lautre.net/spip.php?article3977>

Les leurres postmodernes contre la réalité sociale des femmes

Vanina (Acratie, octobre 2023)

mardi 7 novembre 2023, par [Courant Alternatif](#)

Ce livre est rédigé par une militante communiste libertaire. Il a pour axe principal une critique de la « théorie queer » et des analyses intersectionnelles, à la mode dans les courants militants d'extrême gauche et même libertaires. Actuellement, toute critique du « queer » tend à y être volontairement assimilée à l'extrême droite, justifiant les actes de violence contre qui la porte. Vanina sait donc qu'elle risque d'en subir « des désagréments ». Et c'est donc un livre militant salutaire d'une camarade inscrite dans le courant anarchiste depuis le milieu des années 1970. Elle n'a pas la prétention de développer des aspects théoriques mais plutôt, posant un point de vue matérialiste militant, de développer son regard personnel sur différents axes associés à la « théorie queer » afin d'inciter à la réflexion dans l'objectif de mieux lutter contre « le système capitaliste et patriarcal ». Pour Vanina, le capitalisme et le patriarcat sont deux systèmes différents, mais le premier s'appuie sur le second et ils sont donc à combattre ensemble. Sur cette base, elle revient sur le mouvement dit féministe actuellement dominant, ses cadres théoriques, son vocabulaire. Les chapitres du livre sont thématiques. Il se lit très facilement car le discours tenu rappelle, de façon claire, en ligne de fond l'évolution des rapports politiques et sociaux. Par ailleurs, le texte est agrémenté d'une multitude de citations qui, analysées de façon lucide et intelligible, donnent de la chair à des raisonnements souvent trop abstraits dans d'autres ouvrages.

Le premier chapitre revient sur l'histoire du mouvement féministe avec ses différents courants. Vanina rappelle qu'au début des années 1970 « les hommes et les femmes sont [considérés comme] deux catégories qui composent la société humaine et qui se distinguent par leurs organes sexuels. C'est à partir de cette différence physiologique que le système d'oppression patriarcal a assis la domination des hommes sur les femmes ». Le chapitre 2 revient sur le postmodernisme, courant de pensée où c'est le discours qui forge la réalité, et donc il faudrait déconstruire les discours pour redéfinir le réel. Par une lecture historique et politique, Vanina montre la convergence de vues entre le postmodernisme et le néolibéralisme : le courant postmoderniste critique tout projet politique d'envergure, sacrifiant la classe sociale à l'individu, les raisonnements se centrent dès lors sur la personne et ses émotions, oubliant les structures sociales et les classes sociales ; en conséquence,

l'objectif devient d'améliorer l'existant plutôt que de le chambouler. Le troisième chapitre pose une critique de l'intersectionnalité telle que pratiquée aujourd'hui. Si l'intersectionnalité a raison de considérer que dans la société coexistent de multiples rapports d'oppression, ce cadre théorique renforce dans sa pratique militante l'atomisation qui empêche une conscience collective de contestation contre les structures sociales capitalistes. Le quatrième revient sur les développements théoriques de Butler pour qui le genre construit le sexe. L'objectif de Butler est de brouiller les identités de genre et de sexe, théorie fondatrice de ce qui deviendra la « pensée queer ». Vanina expose avec nuance et de façon intelligible une critique de ce que Butler expose. Les deux chapitres suivants questionnent donc la « théorie queer ». Pour cette dernière, l'ennemi devient l'hétéronormativité. Le « queer », qu'il est difficile de définir tellement ce terme est approprié de différentes manières, renvoie en quelque sorte à un réformisme citoyen sous prétexte d'un nouvel insurrectionnalisme. En effet, les transgressions, affirmées radicales, impulsées par le « queer » au travers de la déconstruction du genre se veulent le levier d'une transformation radicale de la société, mais sont en définitive bien inoffensives pour modifier les rapports sociaux. Ce courant, essentiellement composé d'intellectuel·les ou de personnes issues des classes moyennes, tend à ignorer l'importance de la sexualité et de la procréation dans l'oppression des femmes. Tout le vocabulaire est modifié car aujourd'hui, même au niveau institutionnel, un homme devient par simple ressenti et déclaration « femme » (« transfemme »). Il n'y a plus bipolarité sexuelle, nous sommes sur un « continuum » sexuel et chacun·e peut se définir selon son envie sur ce continuum : homme, femme, agendre, non-binaire, pansexuel... Les questions sociales sont ramenées à des reconnaissances d'identité individuelles. Vanina pose dès lors une critique de cette dilution du social dans un ensemble composite, fluide et extensible à l'infini. De là, les chapitres 7 et 8 font une synthèse de ce qu'est la « transidentité » dans le monde, permettant un regard large et clair. Sont évoqués ensuite le courant « woke » et la « cancel culture » avec tout le regard critique que l'on doit y porter. Le livre prend alors un tournant : le chapitre 9 développe le concret de la GPA dans le monde actuel et la marchandisation des utérus de femmes pauvres ; le chapitre 10 est une synthèse actualisée et bienvenue de la réalité de l'oppression et l'exploitation des femmes sur le terrain socio-économique ; le chapitre 11 offre un panorama des mouvements féministes dans le monde, avec toutes leurs disparités sociales et politiques. L'autrice questionne, dans le dernier chapitre, les limites des tentatives de convergence entre matérialisme et intersectionnalité, marxisme et « queer ».

Affiche polémique du Planning Familial sur les « hommes enceints »

La conclusion est un appel à dépasser les théories postmodernes en vogue aujourd'hui. Il faut noter que le regard est toujours social et politique, ainsi Vanina ne pose pas de critique sur le choix individuel d'une personne qui décide de « transitionner » vers une autre « identité de genre », mais questionne les dynamiques sociales et politiques derrière ces actes individuels. La

régression idéologique que marque le postmodernisme s'inscrit dans une régression sociale depuis les années 1980. Les analyses intersectionnelles ont mis au second plan la lutte des classes. La



« théorie queer » « a recyclé la notion de genre en un formidable instrument contre les femmes » car elle « n'analyse rien en termes de rapports sociaux. Elle pointe à raison l'invisibilisation de la norme hétérosexuelle, mais sans se préoccuper des structures sociales hiérarchisées qui imposent cette norme ». Or, « le combat contre le patriarcat oblige à identifier les rapports existant entre l'Etat, l'économie et des structures de pouvoir matérielles (la famille, l'école, l'entreprise, la médecine [...]) et idéologiques ». L'atomisation des individus favorise la recherche des identités individuelles et permet ainsi de ne pas questionner les problèmes de fond de notre société, qui sont structureaux. Aujourd'hui, « être "révolutionnaire" paraît consister à additionner les « anti » (on est antiraciste + antisexiste + antifasciste + anticolonialiste, etc.) sans forcément chercher à avoir une vue d'ensemble ». Toutes ces théories postmodernes « reflètent en grande partie les aspirations et modes de fonctionnement autocentrés et consuméristes chers aux « classes moyennes » ». Vanina rappelle que « c'est en raison de leur sexe biologique que la plupart des femmes sont opprimées et doublement exploitées dans les sphères privée et publique ; et c'est au « sexe social » rebaptisé un temps « genre » qu'il faut se réattaquer ». Catégoriser « femmes » des hommes qui se sentent « femmes » parce que s'assimilant aux codes féminins ne sert en rien la cause des femmes, bien au contraire, car une telle approche réinscrit les femmes dans le carcan normatif du « sexe social ». S'il faut combattre l'oppression subie par des hommes qui ne se conforment pas aux normes masculines, cela ne doit pas nous amener à nier le sexe biologique à la source de l'oppression sexiste. « Le problème, avec les postmodernes, est qu'ils/elles brandissent les libertés individuelles pour « régler » des questions sociales, ne veulent voir ces questions qu'au prisme de ces libertés, et prétendent trop souvent « silencier » qui ne cède pas à leurs volontés ».

En conclusion, Vanina estime qu'« on ne règlera pas la question de l'oppression féminine en évacuant celle de l'exploitation économique. La lutte contre le capitalisme ne peut, à elle seule, venir à bout du patriarcat ; mais, sans elle, le féminisme restera dans l'impasse des leurres postmodernes ».

RV

PS : Pour commander le livre chez [Acratie](#)

L'émission de radio "Vive la Sociale" (sur Fréquence Paris Plurielle) vous propose une présentation de ce livre par son autrice, et propose une synthèse du débat public qui suivi cette présentation. [Pour écouter où télécharger l'émission cliquez ici](#)

[Répondre à cet article](#) : 13 Messages à lire

^^

Embrouilles dans le genre

■ VANINA

LES LEURRES POSTMODERNES

CONTRE LA RÉALITÉ SOCIALE DES FEMMES

Acratie, 2023, 332 p.



Soyons clair : ce livre de combat va à contre-sens du propos courant dominant, sous nette influence postmoderne, dans le féminisme de cette basse époque. On peut s'attendre, par conséquent, à ce qu'il soit dénoncé, par celles et ceux qu'il vise, comme relevant d'un brûlot réactionnaire commis par une féministe des années 1970 ralliée à l'ordre « genré ». Matérialiste et communiste libertaire assumée, Vanina n'ignore pas que le terrain qu'elle laboure est « miné » et que la cause qu'elle défend avec talent demeurera sans doute vaine au vu de ce qu'est devenu le postféminisme de classe moyenne qui fait spectacle de ces temps sans mémoire. Cette thèse, on pour-

rait l'énoncer ainsi : il n'est d'autre moyen pour le féminisme de combat que de renouer avec la question sociale en la mettant au centre de ses aspirations. Ce qui supposerait d'abord que la communauté féministe s'émancipe des leurres sociétaux et différentialistes de la postmodernité intellectuelle, qui sont, pour le capitalisme néo-libéral réellement existant et culturellement « progressiste », autant de rampes de lancement pour des marchés à conquérir.

Il fallait donc un vrai courage intellectuel pour risquer, par les temps qui courent, un possible procès en sorcellerie des marketeurs.euses¹ de l'opinion postféministe et *queer*. Mais, à vrai dire, Vanina se fout un peu de leurs jugements. Ce qui l'intéresse, ce qui rend sa démarche critique pertinente, c'est de partir non pas de ce qu'elle ressent mais de ce qu'elle a vécu, y compris comme désagréments, au sein du Mouvement de libération des femmes des années 1970 pour comprendre comment s'est opérée cette considérable mutation entre ce féminisme-là et celui, néo des années 1980, puis post des années 2000 et suivantes.



¹ L'auteur de ces lignes fait sienne la précision de Vanina, correctrice de métier, en note 7 du premier chapitre de son ouvrage : « Désireuse de débusquer les femmes derrière les masculins pluriels, je vais féminiser les mots quand je n'aurai pas d'alternative. Cependant, dans un souci de lisibilité, je ne procéderai à ce charcutage de la langue française que lors de leur première apparition, ou lorsque pourrait subsister un doute sur ce qu'ils englobent. »

Si l'on peut admettre qu'il faut parfois s'accrocher pour ne pas se perdre dans les complexes méandres des anciens débats internes au MLF et plus encore dans les multiples circonvolutions discursives du postféminisme d'aujourd'hui sur le genre, la « théorie » *queer*, l'intersectionnalité ou la « transitivity », la perspective historique qu'adopte Vanina permet de relier, sur un demi-siècle, le fil des continuités et des discontinuités thématiques du féminisme militant. Ainsi, il apparaît que, dans les *seventies*, écrit-elle, « non seulement les femmes ne niaient pas la réalité du sexe biologique, mais elles le considéraient comme le socle sur lequel se greffait le "sexe social", autrement dit le rôle social qui leur était imposé ». Il aura donc fallu du temps, une dizaine d'années, pour que le « sexe » commence à devenir « genre ». Et plus encore pour que des queers revendiquent d'être femmes et d'être admis comme tels dans le mouvement des femmes. Cela dit, Vanina rappelle opportunément, que le MLF historique, riche en sensibilités politiques diverses, fut vite scindé entre deux courants : essentialiste-différentialiste², d'une part, et matérialiste-universaliste³, de l'autre.

Sans fascination particulière pour son vécu féministe des années 1970, Vanina liste les sujets qui entraînèrent sans doute, au sein du MLF, le plus de discussions : la question de la distinction entre sexe biologique et « sexe social », qui alimenta souvent la querelle entre « essentialistes » et « matérialistes » ; celle de la non-mixité, notamment lesbienne, qui fit fréquemment débat entre certaines lesbiennes et certaines hétéros ; celle du recours – ou non – à la « justice bourgeoise », notamment sur la question du viol, qui creusa le fossé entre « réformistes » et « révolutionnaires » ; celle de la condamnation, voire de l'interdiction – ou non – de la pornographie, qui occasionna des lignes de fracture durables sur la liberté d'expression et ses limites.

Le « lesbianisme radical » fut fort présent dans le MLF. Il s'exprima dans le courant « essentialiste » comme dans le courant « matérialiste »⁴, mais dans chacun des deux cas en y tenant une sorte de place à part puisque ses adeptes se situaient à l'exacte intersection du MLF et du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) – dont certaines avaient même été à l'origine, avant de le quitter pour rejoindre le MLF, sous l'appellation des Gouines rouges, mais en non-mixité, ce qui déplut beaucoup.

² Pour partie (grande partie) représentée par « Psychanalyse et Politique » (Psychépo), dont la cheffe de file était indiscutablement Antoinette Fouque (1936-2014), psychiatre, fondatrice des éditions Des femmes et alors sympathisante maoïste. En 1974, Psychépo a fini par s'accaparer le sigle « MLF », Antoinette Fouque déposant même « la marque » à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI).

³ Ce courant était lui-même composé de deux sensibilités : les « féministes radicales » – qui disposaient d'une revue théorique – *Questions féministes* – d'orientation globalement marxiste mais augmentée de nouveaux antagonismes, comme celui des sexes, la « classe des femmes » étant assujettie, voire exploitée, selon elles, à celle des « hommes » ; les « féministe "lutte de classe" », de sensibilités trotskiste ou libertaire, pour qui les femmes subissaient certes – transversalement – une domination spécifique (de type patriarcal), mais non suffisante pour parler d'une « classe des femmes » dont l'intitulé même gommait les intérêts divergents des bourgeoises et des prolétaires.

⁴ Dont se revendiquaient les principales figures du MLF : Monique Wittig, Catherine Bernheim, Christine Delphy et Margaret Stephenson.



Pour Vanina, ce sont clairement les années 1980, années fatales il est vrai, qui font tournant. Pour des raisons faciles à comprendre, et effectives en bien des cas : la fin des dites Trente Glorieuses, la récupération politique de la question féminine, la montée du politiquement correct et de l'individualisme, l'épidémie de sida, le triomphe médiatico-politique de l'idéologie néo-libérale. À cela, nous dit Vanina, il faut ajouter l'émergence d'« un nouveau courant de pensée, le postmodernisme », qui a puissamment renforcé et légitimé ce changement de cap. C'est là le point central de cet ouvrage : démontrer en quoi et comment la déconstruction opérationnelle du postmodernisme a joué en faveur du capitalisme néolibéralisé en démontant toute prétention critique totalisante, toute universalisation des valeurs, tout établissement rationnel de vérités objectives.

Fondé sur un retour au plus ancien idéalisme philosophique, cet antimatérialisme étatsunien largement inspiré des *French Theorists* Foucault, Derrida et Lyotard a commencé d'ouvrir un champ infini à la destruction méthodique d'anciens concepts marxistes comme celui d'« aliénation » ou de « réification » au prétexte qu'ils participeraient d'une vision globale de l'Histoire conduisant au totalitarisme. Au même titre que l'humanisme de la Renaissance ou les Lumières du XVIII^e siècle anti-obscurantistes.

Par un étrange retournement de la philosophie, il ne s'agissait plus, à partir de là, de comprendre le monde pour le transformer, mais de le cantonner à une archipellisation d'identités démultipliables, toutes vécues dans une relativité générale. Vendu comme progressiste, ce qu'il est sans doute, le postmodernisme philosophique est d'abord la théorie du capitalisme néolibéralisé à son stade actuel de déconstruction finale des liens sociaux et sociétaux. Quand on admet que la guerre tribaliste de tous et toutes contre tous et tous est au cœur du projet capitaliste néolibéral, on comprend en quoi les *Gender Studies* le servent en lui offrant des possibilités infinies de démultiplication de ses parts de marché (*blacks, women, gays, subalterns, queers* et +++). Enfermées dans leur pré-carré existentiel et réduites à n'être que des lobbys affairés à conquérir leurs droits, ces « identités particulières » survalorisées par le postmodernisme philosophique constituent, pour des raisons évidentes, autant de cibles de choix pour le marché. Désormais, c'est chacune-chacun sa gueule et le capital pour tous. En visibilisant les invisibles, il participe de la valorisation de la diversité, mais surtout de ses marges financières, ce qu'il sait faire.



« Les analyses intersectionnelles⁵, écrit Vanina, ont renforcé et justifié l'atomisation des individus que recherche le capitalisme, parce que cette atomisation prive les individus d'une conscience collective susceptible de se

⁵ L'« intersectionnalité » repose sur l'idée fautive que, les rapports d'oppression étant multiples, chacun d'entre eux en vaut un autre dans « le ressenti ». Autrement dit, poussé à l'extrême, un privilège « validiste » équivaudrait à un privilège « classiste » (alors, précise Vanina, qu'« une personne valide n'exploite pas un invalide comme un bourgeois exploite un prolétaire »).

transformer en force de contestation ». Au-delà du constat, elle précise : « Dès lors que tout le monde opprime plus ou moins tout le monde d'une façon ou d'une autre, la "politique" proposée est en effet une "déconstruction" individuelle toujours plus poussée. » La « course aux dominations » que cette dérive identitaire pluri-générée instaure, favorise naturellement un repli sur les entre-soi, une tendance à la victimisation, un retour des morales et une légitimation des censures. En quoi les comportements et pratiques d'un postféminisme ayant largement cédé aux dogmes de la *French Theory* ont-ils encore quelque chose à voir avec un quelconque projet émancipateur ? La question mérite d'être posée, même *sotto voce*, histoire de dire que la partition nous est lisible. Et que ce féminisme-là s'est rallié au néant de l'époque.

Une part importante de l'ouvrage informé de Vanina concerne la « théorie *queer* » et ses diverses et complexes mutations. À l'origine, l'expertise en convient, l'appellation « *queer* » désignait un refus d'identité (sexuelle) fixe⁶. Par la suite, et beaucoup grâce à la très honorée Judith Butler et à son *Gender Trouble*, elle est devenue le principe fédérateur d'une « théorie » définissant « le genre comme un simple rôle que l'on est libre d'adopter et de subvertir, indépendamment de son corps » (Vanina). Pour faire court, il suffirait donc de se *ressentir* pour être, et conséquemment *un homme se sentant femme* le serait par opération quasi divine et il en irait de même pour *une femme se sentant homme*, avec l'avantage pour le cas de s'alléger du même coup du poids de la masculine domination séculaire à laquelle *iel* échapperait. Si le genre a bien troublé le sexe, il n'a pas fait que cela, il s'est autotroublé lui-même à un point tel qu'il semble marcher sans fin sur la tête⁷.

Mais en quoi, la « théorie » *queer* troublerait d'abord le féminisme, comme le pense Vanina ? Sa réponse – circonstanciée – occupe un chapitre de son livre. S'il fut un temps, nous dit-elle, les années 1970, où le mouvement des femmes, né dans le contexte de l'après-68, était pluriel, inventif, rassembleur, offensif et conquérant, le féminisme (français) sous influence postmoderne d'aujourd'hui – « éclaté et disparate » et à forte prédominance « classe moyenne » – s'est globalement rallié, jusqu'à nier sa propre cause, au langage *queer* et à ses définitions désobjectivantes. Si, dans la « théorie » *queer*, une femme (ou un homme) peut se définir sur la seule base d'un « ressenti », le fondement même du féminisme – réformiste ou révolutionnaire –, devrait être de se défier des « identités autodéclarées ». Particulièrement informés et éclairants sont les trois chapitres⁸ de l'ouvrage

⁶ Précisons que le terme anglais « *queer* » signifiait « bizarre », « tordu », « louche » – et qu'il était assumé comme tel par celles et ceux qu'il désignait.

⁷ L'atteste la permanente mutation du sigle LGBT (Lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres), devenu LGBTQIA+ (Q pour *queer*, I pour intersexe, a pour « asexuel.ile » – le + indiquant que « rien n'est figé »). Toutes limites étant dépassables, on notera, par ailleurs, que nos ami.e.s du Québec ont quelque avance sur nous puisque leur sigle (LGBTQQIAAP) intègre d'autres identités : un Q supplémentaire pour les personnes « qui se posent des questions », deux A pour « alli.e.s » et « aromantiques », un P pour « pansexuel.ile.s ».

⁸ Chapitre 7 : « "Transitions" et "transidentité" : les politiques étatiques dans le monde », chapitre 8 : « Des leurres bienvenus pour le système capitaliste et patriarcal » ; chapitre 9 : « La GPA : des femmes-ventres à louer »).

consacrés au « transgenrisme », à la manière dont la « transition » médicale et chirurgicale est prise en compte (ou rejetée) dans divers pays, à la gestation pour autrui (GPA) et aux très juteux profits que le capital tire, en tous domaines, du narratif différentialiste de la wokiste attitude⁹.



Dans le maelström confusionniste d'un temps où est enseignée l'ignorance ; un temps où prospère la peste émotionnelle et son débouché nécessaire, la guerre de tous contre toutes (et *vice versa*) ; un temps où à la réflexion politique et à la critique sociale se substituent les moralines, la compassion et le victimisme ; un temps où les identités et les postures individuelles font florès en lieu des identités collectives, toutes détruites ou en voie de l'être par le mouvement infini du capital ; un temps où la postmodernité philosophique, cette vacuité de la pensée, est devenue la seule boussole des classes moyennes (en tout) d'un monde en marche vers le chaos ; dans ce maelström, donc, le féminisme, comme le reste, a sombré en refusant de comprendre, comme l'écrit Vanina en conclusion d'un ouvrage implacable, qu'on ne règle pas « la question de l'oppression féminine en évacuant celle de l'exploitation ». Et en cela, elle a raison. Comme elle a raison, en évoquant le mouvement des Gilets jaunes de 2018 – « cette lutte des classes non théorisée comme telle » –, de noter : « On y voyait bien plus de femmes que dans les "journées d'action" syndicales, ou même dans les cortèges féministes du 8 Mars – et des femmes dont on ne parle guère, d'ordinaire, étant donné leur position au bas de la société. Voilà qui aurait peut-être dû interpeller certaines universitaires et militantes féministes ? [...] Avec les Gilets jaunes, les discours du féminisme "intersectionnel" et du *queer* qui occupent l'espace public depuis maintenant des décennies ont été soudain mis en sourdine. Leur mouvement, plein de cris et de fureur et peu soucieux du politiquement correct, a poussé la "vraie vie" et ses problèmes concrets sur le devant de la scène médiatique ». Et c'est vrai que cette insurrection sauvage eut, parmi d'autres avantages, celui de rendre discrètes, un temps, toutes les avant-gardes de l'impuissance intellectuelle et politique.

Freddy GOMEZ

– À *contretemps* / Recensions et études critiques / novembre 2023 –
[<http://acontretemps.org/spip.php?article1022>]

AC

⁹ On indiquera au passage que les quelques pages – 212-221 – que Vanina consacre au « wokisme, dernier avatar des pratiques intersectionnelles » sont d'autant plus pertinentes qu'elles valident son analyse sur le mouvement d'émiettement sans limites que provoque la prolifération de supposés fronts de lutte dont le seul dénominateur commun est de jouer le genre ou la race contre la classe.

Les leurres postmodernes contre **la réalité** **sociale des femmes**

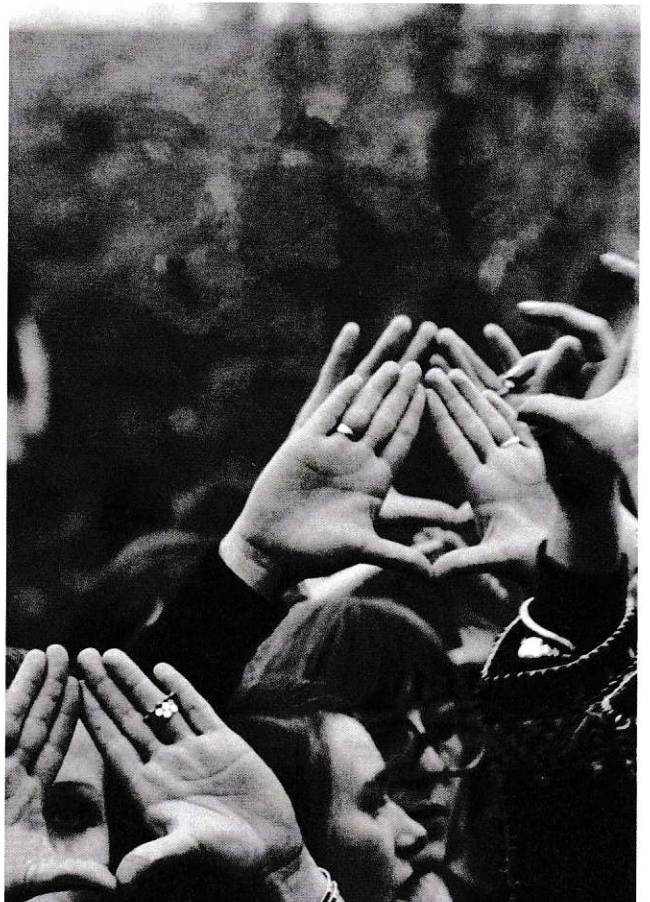
L'auteure commence par une rétrospective du MLF, mouvement de libération des femmes depuis 1970. Certes, cette histoire est bien connue désormais grâce aux travaux de Françoise Picq notamment, mais il faut convenir que Vanina a très fidèlement rappelé les soubresauts et les discordes idéologiques qui avaient traversé le MLF, tout en soulignant sa radicale opposition avec ce qui est devenu, de nos jours, courant sous le terme de féminisme ; soit le genre contre le sexe d'antan.

Dans le chapitre 2, l'auteure expose son analyse du postmodernisme, qui aurait selon elle favorisé la mise à l'écart de la considération du prolétariat dans la société en faveur de la classe moyenne, ce qui aurait pour effet de dépolitiser complètement le regard social sur les enjeux révolutionnaires, la classe moyenne étant dépourvue, à ses yeux, de capacité révolutionnaire.

Au chapitre 3, l'auteure démontre comment la méthode intersectionnelle a remplacé les concepts socio-économiques de l'aliénation sexuelle par des notions dépolitisées telles que l'identité et les privilèges, qui enferment les uns et les autres dans des espaces « safe = sûrs » et nuisent à toute conscience collective. Dans le chapitre suivant, Vanina expose minutieusement la pensée de Judith Butler, présentée comme une auteure phare de sa génération. C'est lui accorder beaucoup d'importance et je renverrai sur ce point à la critique féministe définitive qu'en fit Sabine Prokhoris dans *Au bon plaisir « des docteurs graves »*. À propos de Judith Butler.

Le chapitre 6 « La théorie queer trouble le féminisme » est un chapitre important et charnière de l'ouvrage de Vanina. Parce qu'il décortique avec sérieux et patience un enjeu actuel, qui se déroule sous nos yeux, d'une bataille violente au sein du féminisme : celle d'une définition d'une femme et de ses prérogatives politiques et sociales afférentes. Il faut saluer le courage et la pugnacité de Vanina dans ce débat qu'elle nous révèle de page en page et qui ren-

voie à une actualité que nous connaissons tous. L'exemple éloquent entre tous de l'affiche du planning familial : « Il y a des hommes enceints » en résume la substance. En un mot : Ne sont plus femmes les *individues* nées avec un sexe biologique féminin, mais sont femmes celles, et surtout ceux, qui se sentent femmes, indépendamment de leurs organes génitaux. De ce fait, les revendications historiques de défense du droit des femmes et de protection des femmes contre les agressions multiples sexuelles deviennent caduques, car les hommes se disant femmes, parce qu'ils se ressentent tels, ayant – ou ●●●





●●● n'ayant pas – opéré des transitions chirurgicales, revendiquent de s'installer dans les espaces jadis non-mixtes et protégés des femmes contre les hommes (toilettes, prisons, sports, etc.). Désormais, aucun lieu n'est légitime pour s'offrir spécifiquement aux femmes, puisque des hommes ayant transitionné en femmes, ou se ressentant femmes, peuvent y accéder. Ainsi des femmes nées telles ne peuvent plus se regrouper entre elles sans intrusion d'hommes se proclamant femmes tout en étant dotés d'appareils génitaux masculins ou modifiés. C'est la grande querelle du moment au sein du féminisme entre le féminisme historique universaliste et laïc des années 1970 et le néoféminisme queer, dont le but avéré est de détruire toute potentialité subversive axée sur le sexe.

Le chapitre 7 entreprend de nous introduire aux techniques de transidentité, c'est-à-dire les moyens médicaux et chirurgicaux à disposition dans grand nombre de pays pour changer de sexe. On comprend à ce stade de l'ouvrage de Vanina, qu'on s'éloigne de plus en plus du féminisme subversif des années 1970, pour se tourner vers un accommodement technique avec le malaise du monde.

La pensée globale de Vanina est limpide et résumée en fin de parcours : « On ne réglera pas la question de l'oppression féminine en évacuant celle de l'exploitation économique » (p. 326). Le propos de l'auteure en effet est de remettre sans cesse sur le métier la question de la condition de classe des femmes, et donc elle bat en brèche l'un des premiers principes du féminisme radical des années 1970 : la sororité, exprimée par l'une de ses militantes, Christine Delphy, sous la proposition de « classe de sexe ». Cette proposition avait fait couler beaucoup d'encre, en son temps, les femmes n'étant pas une classe sociale au sens de Marx et de la sociologie. Mais leur commune condition de deuxième sexe faisait d'elles toutes des citoyennes et des *individues* de seconde zone. En réintroduisant le paramètre de classe sociale économique parmi les femmes, à

l'instar de tout le féminisme révolutionnaire, notamment trotskiste (voir à cet égard le livre sous la direction de Suzy Rojzman, *Féministes. Luttes de femmes, lutte de classes* qui retrace bien le parcours de cette branche du féminisme depuis cinquante ans), Vanina contredit cette prémisse originelle du mouvement féministe.

À l'égal de toutes les féministes universalistes, Vanina récuse le néoféminisme queer et intersectionnel qui considère le sexe biologique comme aléatoire et modifiable à souhait ; au contraire : « Rappeler l'existence de ce sexe n'est donc en rien défendre un point de vue essentialiste ou chercher à discriminer les trans(femmes) » (p. 313). Car c'est bien « En raison de leur sexe biologique que la plupart des femmes sont opprimées et doublement exploitées dans les sphères privée et publique » (p. 311).

On peut remercier Vanina pour l'énergie et la sincérité de son combat dans ce livre, et de nous rappeler quelques évidences malmenées de nos jours. ►

Claire Auzias

Vanina, **Les leurres postmodernes contre la réalité sociale des femmes**, éditions Acratie, 2023, 326 pages, 18 euros

Pour rappel, voir les *Chroniques Noir & rouge* n° 4 de février 2021 pour la présentation des livres antérieurs de Vanina *Où va le féminisme ? et À bas le patriarcat !*



NOTES DE LECTURE

Les leurres postmodernes contre la réalité sociale des femmes

Vanina

éd. Acratie (18 €)

Né(e)s dans la mauvaise société,

notes pour une critique féministe et socialiste du phénomène trans

Audrey A. et Nicolas Casaux

éd. Le Partage

(2^e éd. augmentée -19 €)

JUSQU'À RÉCEMMENT, je ne m'étais pas spécialement intéressée à ces courants postmodernes, les considérant comme un épiphénomène, réservés au monde universitaire et apparenté, et au milieu plutôt bourgeois. Mais l'ampleur du phénomène chez les jeunes, dans les réseaux sociaux, dans les médias et jusque dans les instances gouvernementales et scientifiques rend celui-ci inquiétant et cela mérite toute l'attention pour comprendre les raisons d'un tel succès.

Le livre expose de façon remarquable et synthétique tous ces phénomènes contemporains postmodernistes : woke, trans, queer... Il essaie de répondre aux questions posées sur le comment et le pourquoi du succès de ces théories. Le livre se situe clairement dans une analyse marxiste et matérialiste.

Le livre de Vanina a le mérite d'être bien documenté, avec une bonne analyse historique, clair et très stimulant dans sa lecture. Il soulève des questions dont la réponse est donnée au fil de la lecture dans le chapitre suivant. L'articulation entre les chapitres est fort astucieusement construite.

En quoi toutes ces théories servent-elles le capitalisme ? C'est la question centrale qu'on se pose au vu de la rapidité de leur extension et de leur acceptation. Vanina y répond clairement p. 52 : « ...leur démarche (des postmodernes) convient parfaitement aux gouvernants : la démultiplication des "identités particulières" leur ouvre sans cesse de nouveaux marchés, du fait que ces identités trouvent avant tout à exprimer leur "diversité" par l'acquisition de produits que ce soit des biens ou des idées politiques... » Mais le chapitre 8 consacré au sujet « Des leurres bienvenus pour le système capitaliste et patriarcal » nous laisse sur notre faim. On ne voit pas suffisamment l'intérêt pour le capital du développement de ces théories. Le fait que cela ouvre un formidable marché ne suffit pas à expliquer l'extension du phénomène.

Surtout que le pourcentage de la population qui adhère à ces théories reste très faible et cantonné surtout aux sphères intellectuelles et à la jeunesse. Alors ? Les classes prolétaires ne semblent pas concernées par le phénomène. Lors du mouvement des gilets jaunes, ces théories ne semblaient pas présentes.

On peut voir une réponse partielle à la question précédente dans ce qui suit :

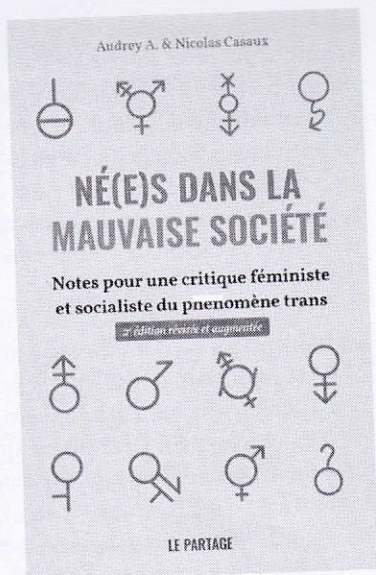
Les effets nocifs des analyses intersectionnelles décrits p. 72 : « En ne prenant pas en compte les structures (économiques, politiques, sociologiques, structurelles) qui établissent les dominations, on réduit le système d'oppression à des rapports interindividuels, la critique de l'organisation sociale à celle de normes et le concept d'oppression à celui de privilèges. »

« En rangeant les individus dans deux

groupes essentialisés, les dominants et les dominés (ou victimes), on les fige dans des catégories... De plus en affirmant l'inaffabilité des dominés (ou victimes) on rend possibles toutes les dérives politiques. Pour se débarrasser d'un

adversaire, un "dominé" n'a pas besoin d'apporter la moindre "preuve" contre lui : il suffit de "ressentir" ses propos ou son attitude comme étant "sexiste", "antiféministe", "putophobe", "grossophobe"... »

Le livre d'Audrey A. et Nicolas Casaux complète celui de Vanina, il est écrit dans la même optique : dans une perspective d'émancipation sociale et de critique du capitalisme. Pas plus que le premier, il n'aborde directement les problèmes de genre, mais s'intéresse aux intérêts économiques des associations et à leurs connexions avec d'autres marchés lucratifs. Il aborde de façon plus détaillée certains points et permet de rentrer dans l'intime de la réalité des trans, des affirmations de genre, de transition de genre, comme de réaliser tout ce que ce monde a d'effrayant. Ce livre montre aussi, peut-être davantage, le lien entre le marché et ces théories et les relations étroites entre les banques, le monde des affaires (surtout aux États-Unis) et le monde des trans. Il met aussi peut-être sur l'utilisation de ce phénomène par le capitalisme.



« Dans le monde réel, refuser que les mots possèdent des définitions, c'est refuser de vivre en société, c'est se condamner à errer dans un vaste océan d'indifférenciation, d'indistinction où tout est potentiellement tout et n'importe quoi, où le langage disparaît et la pensée avec lui, c'est sombrer dans une forme de folie » ...

Loin de critiquer les stéréotypes et rôles sociaux auxquels la société patriarcale a associé les femmes, le mouvement trans les revendique : « L'essentialisme trans-identitaire est une sorte de projection inversée de l'essentialisme classique. Tandis que l'essentialisme traditionnel, conservateur, prétend que les femmes sont comme ci ou comme ça, l'essentialisme trans-identitaire prétend que les personnes qui sont comme ci ou comme ça sont des femmes. »

Analyse subtile plus loin : « Les rôles de genre font leur retour sans que nous l'ayons remarqué ! C'est simplement que sexe et genre ont été intervertis. Le genre est considéré comme réel tandis que le sexe est consi-

déré comme une construction sociale que la société applique de force à l'enfant. L'identité de genre, en revanche, est dite innée. Il s'agit d'essentialisme de genre ; le genre comme essence indépendante du corps. »

« Les caractéristiques que la société patriarcale impose aux femmes deviennent la substance même de ce qui constitue une femme. »

Dans la logique trans, c'est la logique du libéralisme qui est poussée à son paroxysme, c'est la multitude des identités privées qui constituerait une sorte de gouvernement.

Les origines de l'idéologie transgenre indiquent clairement, affirment les auteur(e)s, qu'il s'agit d'une création d'hommes, visant à imposer et satisfaire leurs désirs ou leurs caprices. Les choses aussi commencent conjointement au début des années 1960, aux États-Unis avec des hommes de sciences – endocrinologues, sexologues, psychiatres, chirurgiens –, dont plusieurs deviendront des figures importantes du lobbying trans (qui font du lobbying auprès d'institutions comme le Conseil de l'Europe, les gouvernements, l'ONU...).

Leur lobbying est tellement puissant, soulignent les auteur(e)s, qu'ils ont réussi à faire considérer la transidentité comme une affection de longue durée (ALD) dont les traitements chimiques et chirurgicaux sont devenus nécessaires pour, parfois, toute la vie, et parfois même dès l'adolescence. Cette médicalisation souvent hautement nuisible pour des jeunes souffrant de problèmes psychiatriques qui auraient pu être résolus en amont par un suivi psychologique aboutissant par exemple à une acceptation par une personne de son homosexualité (avec un suivi psychologique adapté sans se lancer dans des traitements chirurgicaux irréversibles). Les détails de toutes ces opérations méritent le détour. Il y a là un marché très

lucratif avec les nombreuses cliniques qui se sont ouvertes pour opérer cette transition.

Par un raisonnement subtil, les auteur(e)s montrent comment le transgenrisme est une forme d'homophobie – illustré par exemple par le cas de l'Iran qui utilise le transgenrisme comme un outil pour travestir (transformer) des personnes homosexuelles en personnes hétérosexuelles ? Et une forme de misogynie.

Le chapitre 19, « Le stade transgenre du capitalisme », montre les relations entre les banques les plus puissantes des États-Unis, les sociétés transhumanistes, et les divers développements techno-scientifiques du capitalisme (certaines banques importantes prennent même en charge les frais chirurgicaux et médicaux de leurs employés qui veulent « transitionner »). Il montre la synergie du capitalisme industriel et du mouvement trans.

La censure et la violence jouent un rôle majeur dans la diffusion des idées trans. Les activistes trans utilisent des méthodes extrêmement violentes, allant jusqu'à l'appel au meurtre, envers toute personne les critiquant. Et nombreuses sont les conférences qui ont dû être annulées, nombreuses sont les personnes qui ont dû cesser leur activité et les violences verbales sur les réseaux sociaux qui ont amené certaines jeunes au suicide.

Et pour finir, on ne l'aurait pas soupçonné, les liens entre les réseaux de la pornographie, de la prostitution, de la pédophilie et le mouvement trans sont bien exposés avec les références des sources auxquelles on peut se reporter. L'un de ces sites internet (Eunuch Archive) contient des milliers de documents de pédopornographie qui détaillent des viols, des tortures et des meurtres d'enfants.

Le livre se termine par une lettre d'un militant trans repentini, bien émouvante.

A. S.

